



Dante LIANO QUEZADA, «En cinquante-quatre»*

Dante LIANO QUEZADA, «El cincuenta y cuatro»

Traducido por ISABEL FLORIDO MIGUEL

Université Catholique de l'Ouest (UCO), 3 Place André Leroy, 49000 Angers, France

Dirección de correo electrónico: isabelfloridomiguel@gmail.com

ORCID: <https://orcid.org/0000-0002-8568-2113>

Recibido: 3/7/2018. Aceptado: 4/9/2018.

Cómo citar: Liano Quezada, Dante, «En cinquante-quatre», trad. Isabel Florido Miguel, *Hermēneus. Revista de Traducción e Interpretación*, 22 (2020): 559-565.

DOI: <https://doi.org/10.24197/her.22.2020.559-565>

NOTA DE LA TRADUCTORA

Dante José Liano Quezada (Chimaltenango, Guatemala, 1948) es escritor, ensayista y crítico literario. En el año 1973 se licenció en Letras por la Universidad de San Carlos (Guatemala), y ya en 1974 ganó el Primer Premio en la sección Novela con *Casa en Avenida*. En 1977 se doctoró en Literatura en la Universidad de Florencia. Permaneció en Italia desde 1980 debido a la convulsa situación política de Guatemala. Liano Quezada fue profesor de Lengua Española en la Universidad de Bolonia, de Lengua y Literatura Española en las Universidades de Feltre y Brescia, y de Literatura Hispanoamericana en la Universidad de Milán, ciudad en la que reside actualmente, y donde es catedrático de Literatura Española y Literatura Hispanoamericana en la Università Cattolica del Sacro Cuore.

El autor del cuento «*El cincuenta y cuatro*» (Liano Quezada, 2014: pp. 11-21) fue también Premio Nacional de Literatura Miguel Ángel Asturias en 1991 y fue finalista del Premio Herralde de Novela en 1987 y 2002.

Por lo general, sus novelas suelen desarrollarse en su tierra natal y utiliza con frecuencia un lenguaje coloquial, acompañado de expresiones

* Esta traducción del español (Guatemala) al francés se realizó en mayo de 2018 en el marco de un Seminario de Traducción Literaria incluido en la formación del Master 1 «Traduction Professionnelle et Spécialisée» de la Faculté des Humanités de la Université Catholique de l'Ouest (UCO), Angers - Francia. El texto fue revisado y corregido por Daniel Lévêque, Profesor de la UCO.

autéctonas. Entre sus principales obras literarias se encuentran: *Jornadas y otros cuentos* (1978), *La vida insensata* (1987), *El lugar de su quietud* (1989), *El misterio de San Andrés* (1994), o *Pequeña historia de viajes, amores e italianos* (2008).

El cincuenta y cuatro cuenta, a través de la perspectiva del hijo, la historia de una familia que, tras el golpe de Estado de Castillo Armas en Guatemala, en el año 1954, se ve obligada a mudarse a la capital del país. A lo largo del cuento, el niño narra el transcurso de su vida en Chimaltenango, donde sus padres ocupan buenos puestos de trabajo. En el cuento se pone de manifiesto la ideología política de los padres, claramente revolucionarios, y que apoyan con vehemencia el Gobierno de Arévalo. Una vez en la capital, se narra cómo sus padres recuerdan con nostalgia aquella época, al tiempo que se pone de relieve la incomprensión del narrador de la historia, que ni siquiera recuerda si era feliz en Chimaltenango.

Este cuento forma parte de *Cuentos Guatemaltecos*, una recopilación de relatos alrededor de temas recurrentes en la literatura guatemalteca como son el exilio, la violencia o el indigenismo.

EL CUENTO TRADUCIDO: «EN CINQUANTE-QUATRE»

1

En ce moment, ma mamie est dans la cuisine.

Ce matin le ciel était sombre.

Les nuages sont gros et noirs, et ils occupent tout le ciel.

C'est signe qu'il va pleuvoir.

Ma mamie vient de la cuisine et allume la radio pour l'écouter tout en préparant le repas.

On peut entendre de la musique funèbre comme celle qu'on passe lors des processions de la Semaine Sainte.

Je n'aime pas cette musique-là parce qu'elle me donne des maux de tête.

Je n'aime pas les processions parce que ma tante m'emmène au milieu de la foule, le soleil me tape dessus pendant des heures, et après j'ai mal à la tête.

Quand je rentre à la maison après les processions, je suis très fatigué et j'ai très sommeil, alors je vais dormir en plein après-midi. Je rêve encore des processions et quand je me réveille, j'ai encore mal à la tête.

Voilà pourquoi je n'aime pas la musique des processions.

Et on la joue en ce moment à la radio et cela me fait penser aux maux de tête.

On passe la même musique sur toutes les stations de radio.

« Mamie, est-ce qu'on peut changer la musique ?

— Non, me répond-t-elle. On passe la même chose sur toutes les stations.

— Et pourquoi ça ?

— Ça m'aurait étonnée que tu ne demandes pas pourquoi. Toujours pourquoi ci, pourquoi ça.

— Pourquoi y a-t-il de la musique de Semaine Sainte ?

— Parce que le Président a été tué. »

Le Président avait été assassiné. Voilà pourquoi on ne passait que de la musique de Semaine Sainte. Après, il va se mettre à pleuvoir et il va faire froid. C'est à ce moment-là qu'ils rentrent tous du travail : papa, maman, ma tante et mon oncle, et ils vont se mettre à discuter à cause de la mort du Président. Ils l'appellent « Croche-Nez » parce qu'il avait un grand nez.

On le dirait en tout cas, d'après la photographie publiée dans le journal *El Imparcial* que le crieur de journaux glisse chaque soir sous la porte. Son nez était long comme un jour sans pain !

2

Avant d'habiter dans la capitale, nous habitons à Chimaltenango.

Il faisait froid à Chimaltenango.

Je me souviens très bien des dimanches.

Les dimanches, d'ailleurs, mes parents sortaient de grandes bassines en métal qui étincelaient sous le soleil du haut plateau.

— Le soleil rougit la peau des gamins ; ils ont des pommes à la place des joues, disait ma mère.

Il fallait plisser les yeux pour que le soleil ne t'éblouisse pas.

Mais le soleil dansait tout de même sur l'eau, sur le métal des bassines, dans le ciel...

Ils versaient des seaux d'eau froide, et ensuite des seaux d'eau chaude.

— L'eau est maintenant tiède, disait mon père.

Il y mettait le petit doigt et il prétendait qu'elle était bonne.

Ils nous déshabillaient et nous plongeaient dans l'eau.

Au début, elle était froide et nous pleurions, mais après nous nous régaliions, sauf quand ils venaient avec leurs éponges et qu'ils nous frottaient comme si nous avions une couche de boue sur la peau. Nous criions et nous essayions de nous échapper, mais de toute façon ils nous donnaient un tel coup de lavage que nous finissions rouges comme des écrevisses.

Mon papa se moquait de nous.

Ensuite, ils nous séchaient avec de grandes serviettes. On avait même la tête qui tournait à chaque fois qu'ils nous la séchaient.

On était une fratrie de trois : la plus âgée était Rosita, je suis venu après, suivi de Patricia.

Patricia faisait parfois des caprices : elle se mettait à brailler et à trépigner, car elle était vraiment soupe au lait.

À un moment donné, elle n'avait plus de souffle.

Elle pleurait encore et encore et, tout à coup, à force de brailler, elle n'arrivait plus à respirer.

C'était à ce moment-là que venait Lola, la femme qui bossait avec ma maman à la Cantine scolaire, elle l'attrapait par les pieds et la plongeait dans l'eau glacée du lavoir. Patricia reprenait ainsi son souffle, tant elle avait peur.

— Elle vient de ressusciter, déclarait Lola, alors qu'elle tenait toujours Patricia par les pieds, tels les poulets avant de se faire plumer.

Patricia recommençait à pleurnicher, mais un peu moins fort.

Nous habitions à la Cantine scolaire de Chimaltenango dont ma maman était la Directrice.

Mon papa était le Secrétaire de la Mairie.

Papa et maman étaient autant fêtards que révolutionnaires.

En effet, ils étaient fêtards parce qu'ils sortaient le samedi soir pour faire la bringue avec leurs amis.

Nous restions à la Cantine scolaire, et ma mamie venait s'occuper de nous. Elle habitait en face de l'église paroissiale. C'était la maison où nous étions tous nés.

Après que le Docteur Arevalo, Président de la République, a nommé ma maman Directrice de la Cantine scolaire, nous avons déménagé là-bas.

C'est pour cela que, lorsque mes parents sortaient pour leurs soirées du samedi, ma mamie allait à pied de l'ancienne maison jusqu'à la Cantine et elle restait avec nous toute la nuit.

Elle restait toute la nuit parce que papa et maman rentraient de leurs soirées vers sept heures du matin, très enjoués d'ailleurs, parfois en chantant, et ils nous trouvaient déjà réveillés. Cela les faisait rire que nous soyons déjà levés alors qu'ils n'étaient pas encore allés se coucher.

Ma mamie les grondait : « Vous n'êtes que deux irresponsables, deux malotrus ! », leur disait-elle. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi elle leur disait cela, vu qu'ils se réjouissaient. Ils nous serraient dans leurs bras et nous donnaient des bisous avec une odeur de parfum.

Papa et maman étaient aussi révolutionnaires.

Ils adoraient le Docteur Arevalo, le Président de la Révolution guatémaltèque.

Et ils se mettaient à chanter :

*Comme Président
Constitutionnel,
Juan Arevalo
Est assurément
Le parfait modèle.*

Le Docteur Arevalo est venu une fois à Chimaltenango.

Il était en tournée présidentielle avec sa femme, doña Elisa.

Tout le monde est descendu dans la rue en criant : « Vive Arevalo ! »

C'était un homme extrêmement important.

Lorsqu'il est arrivé à la Cantine scolaire tous les enfants ont fait un raffut du diable. « Vive Arevalo ! Vive Arevalo ! », criaient-ils.

Le Docteur Arevalo a alors serré la main de mon papa, ensuite celle de ma maman, et c'est à ce moment-là qu'il s'est approché de moi et m'a pris dans ses bras. Il a parlé à ma maman, et après, il m'a mis dans les bras de sa femme, doña Elisa.

Toute ma vie, ma maman me rappelle cela : « Le Docteur Arevalo t'a porté dans ses bras ! », me dit-elle. Apparemment, c'est la chose la plus importante qui m'est jamais arrivée.

3

Il faisait froid à Chimaltenango.

Le vent faisait *wouuuuh* dans le parc, et les branches des arbres se balançaient d'un côté sur l'autre.

Le dimanche après-midi nous allions tous au parc : c'était là que jouait la fanfare municipale.

Les gens marchaient sur deux rangs face à face de telle façon qu'ils pouvaient se saluer à chaque tour. Nombreux sont les couples mariés qui sont nés comme ça.

Parfois, nous louions une voiture pour aller à *Los Aposentos* où nous mangions à midi des piments farcis avec de la mayonnaise que Madame Maria de Aguilar mettait dans un grand sandwich de pain blanc. Mes parents étaient très amis avec elle. Un jour de poisson d'avril, ils allèrent jusqu'à lui dire que son mari, don Jorge, s'était cassé la jambe et elle courut le rejoindre à l'hôpital. Lorsqu'elle revint, mes parents l'attendaient pour lui dire : « Poisson d'avril ! ». Les gens rigolaient quand ils voyaient doña Maria courir après mes parents dans la Calle Real de Chimaltenango, un balai à la main.

Après manger, un orchestre jouait du marimba dans un hangar à côté des piscines. Papa et maman m'achetaient une tranche de pain grillée et tartinée de miel, puis ils se mettaient à danser.

Après le bal nous rentrions à Chimaltenango. Une fois, mon papa m'a obligé à rentrer à pied et je suis arrivé en pleurant parce que c'était très loin. Une autre fois, on a tiré au sort un petit agneau et je l'ai gagné. Nous l'avions attaché à côté du lavoir, mais le lendemain, il n'était plus là et j'ai pleuré encore une fois.

Je ne me souviens plus si j'étais heureux à cette époque-là.

Papa et maman disent toujours qu'au temps du gouvernement de la Révolution, nous étions heureux. Nous mangions tous à midi à la Cantine scolaire. Ma maman était très populaire chez les enfants ; d'un côté, c'était la Directrice... Ils venaient tous manger : les enfants indigènes, mais aussi les enfants issus des familles distinguées de la ville. Tout le monde est toujours partant pour manger à l'œil.

Un jour, tout cela s'est fini.

Fini le Docteur Arevalo. Fini aussi le colonel Arbenz, qui est venu après lui. Mon papa disait souvent : « Arbenz a abandonné le drapeau de la Révolution en plein milieu de la rue. » Je m'en souviens encore, mais je n'arrive toujours pas à le comprendre. Toujours est-il que tout est fini.

Maman a été renvoyée de son poste de Directrice de la Cantine scolaire, laquelle a pris fin aussi à son tour.

Croche-Nez était entré dans le pays par l'est avec une armée de gens qui venait d'ailleurs, et la Révolution s'était terminée. C'était la Libération qui était désormais au pouvoir. Cela voulait dire que ma maman n'avait plus de travail, qu'on devait retourner à la maison de mamie en face de l'église, et qu'il n'y avait plus de repas à l'œil pour personne.

Maman n'a plus jamais retrouvé de travail : elle était sur une liste noire que certaines dames avaient écrite. C'étaient les mamans de certains enfants qui venaient manger à la Cantine scolaire, mais elles faisaient partie des familles aisées de la ville et c'étaient elles qui commandaient désormais.

C'est pour cela que nous avons déménagé pour la capitale.

Ma mamie est partie en premier avec tous mes oncles et tantes.

Elle a trouvé une maison dans la zone 8, près du cinéma Venecia. La maison était au pied d'une montée par laquelle passait le bus numéro 13. C'était une montée tellement raide que le bus restait à moitié suspendu avant d'entrer dans l'avenue Bolivar. Un jour, les freins d'un des bus ont lâché et il s'est écrasé contre la maison : ce fut la seule et unique fois où l'on est passé dans le journal.

Quelque temps après, nous sommes tous partis à la capitale et la famille habitait ensemble dans la petite maison de la zone 8 : ma grand-mère, mes tantes et mes oncles et nous autres. Nous n'étions pas aussi heureux qu'à Chimaltenango. C'était l'époque de la Libération et papa et maman se souvenaient sans cesse du Docteur Arevalo et me disaient : « Tu te souviens, quand le Docteur Arevalo t'a pris dans ses bras ? » Je disais oui, mais je ne m'en souvenais pas.

C'est fini les fêtes pour papa et maman.

Ils étaient toujours révolutionnaires, mais en secret.

Ma mamie me cajolait. Nous prenions le goûter ensemble tous les après-midi et elle faisait une soupe de pain qui me dégoûtait. Je préférais prendre mon café avec des miettes de biscuit, du pain perdu, des oreillettes ou des churros. Je raffolais des viennoiseries et ma mamie m'achetait tout ce que je voulais. « Maman, arrêtez de gâter le gamin ! », disait ma mère, mais ma mamie ne l'écoutait pas.

C'était une maison humide. Dans la salle de bain, il n'y avait pas de bassines exposées au soleil comme celles de la cour de Chimaltenango, qui nous faisaient plisser les yeux à cause de l'éclat du soleil, au contraire elle était sombre, l'eau était froide et l'éponge était dure. Nous pleurions chaque fois qu'on nous donnait le bain. « Séchez-vous bien la tête, disait ma mamie, sinon après vous aurez le nez morveux. »

Voilà où nous en étions lorsque Croche-Nez, le chef de la Libération, a été tué.

La radio passait tous les jours la musique de la Semaine Sainte et je sentais que j'avais mal à la tête.

Croche-Nez, c'est fini, mais pas la Libération.

La Révolution, elle, s'en est allée pour toujours, et nous n'avons plus jamais été heureux.

REFERENCIA BIBLIOGRÁFICA DEL TEXTO ORIGINAL

Liano Quezada, Dante (2014), «El cincuenta y cuatro», *Cuentos guatemaltecos* (Dante Liano, Eduardo Halfon, Carol Zardetto, Javier Mosquera, Víctor Muñoz, Julio Prado, Lorena Flores, Marlon Meza Teni), Madrid, Editorial Popular, Letra Grande, pp. 11-21.